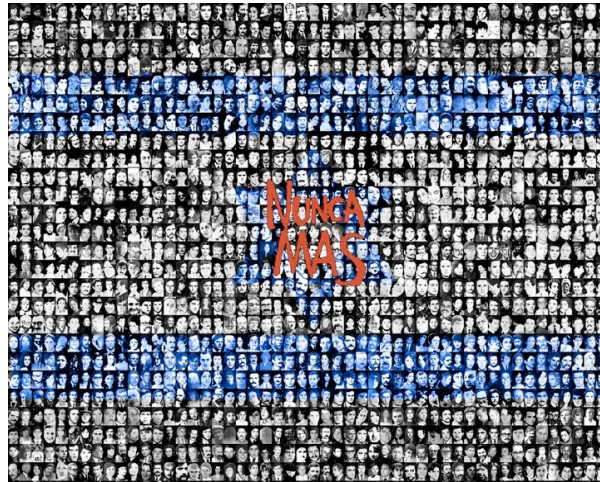


## Un coup de fouet

### sur les effets du terrorisme d'Etat



#### Damasia Amadeo de Freda

Psychanalyste. Membre de la EOL et de LATIGO

Buenos Aires - Argentine

Mercredi 16 et jeudi 17 octobre, le programme LECTURA-MUNDI de l'Université Nationale de San Martin a réalisé à la Bibliothèque Nationale le cycle *Narrativas de lo real*. Dans ce contexte, j'ai été invitée à participer à un débat en présence d'une écrivaine, d'un philosophe, d'un historien, d'une sociologue et d'une neurobiologiste sur ce que chacun pouvait apporter, dans sa discipline, sur la question de la mémoire.

Quelle fut la particularité de cet événement ? Et pourquoi cela m'a-t-il incitée à en rendre compte et en faire cadeau à ce bulletin *Latigazo* ?

La particularité du dialogue auquel nous avons été invité s'inscrit dans un contexte très précis: il s'agit de romans publiés par des écrivains argentins qui ont pour dénominateur commun d'être fils ou filles de disparus pendant la dernière dictature militaire en Argentine. Ces écrivains, invités spéciaux de l'événement, abordent en effet de différentes façons dans leurs romans un fragment de l'Histoire du pays particulièrement traumatique et dont ils ont été les victimes directes.

Dans ce contexte nous devons lire au moins quelques uns de ces romans, et, à partir de-là, pouvoir dire quelque chose sur ce que l'on pensait en relation avec la question spécifique de la mémoire.

Embarquée et enthousiasmée par cette proposition, je me suis mise à lire avidement les romans. J'ai constaté que certains écrivains traitent le trauma de leur propre vie d'une façon décalée ou par le biais de la fiction, avec, dans certains cas, un certain degré d'humour, et même jusqu'à une pointe de science-fiction, recours dont ils ont sûrement fait usage pour traiter ce sujet avec une certaine mise à distance. Alors, la première constatation que j'ai pu faire, c'est que dans ces romans la réalité est aussi structurée comme fiction. Jusqu'ici, rien qui ne me surprenait beaucoup.

Ceci jusqu'à ce que je tombe sur le roman – si je peux le qualifier ainsi - d'une des écrivaines invitées à l'événement: *¿Quién te crees que sos?* d'Angela Urondo. Et là tout a basculé, mon relatif intérêt pour ce que je venais de lire, et mes plus ou moins possibles et correctes idées psychanalytiques en rapport à la question de la mémoire, et donc l'usage que je pouvais en faire grâce à ma formation.

Ce que j'ai présenté à ce moment-là et dont je parle après, m'a semblé pouvoir être intégré à ce bulletin. Pourquoi? Parce que, tout d'abord, lire *¿Quién te crees que sos?* a été un véritable *Latigazo*<sup>1</sup>, un premier coup de fouet qui m'a frappée et a déstabilisé mes idées reçues sur un moment de l'Histoire de mon pays qui, même si je ne peux pas dire qu'il m'était inconnu, je dois maintenant ajouter que je l'ignorais profondément.

J'ignorais profondément ce qu'un être humain peut supporter et le paroxysme de ce qu'il a pu connaître dans la période noire de notre histoire récente. Mon enfance étant contemporaine de celle de ces écrivains, et dans la mienne, j'ai pu plusieurs fois entrevoir la peur de mes parents et même parfois, en eux, un état proche de la terreur. Pour ma part, il reste une énigme: pourquoi est-ce que les militaires et la police pouvaient inspirer à mes parents le contraire d'un sentiment de sécurité? J'avais entre huit et dix ans quand je me posais cette question.

Très différent est ce que Angela Urondo raconte dans son livre sur sa toute petite enfance.

Ce roman est un témoignage de ce que peut être la volonté de vouloir savoir, la volonté de vouloir restituer sa propre histoire, la volonté de rectifier son nom propre, qui, dans ce cas, est le nom de famille, ce qui implique que cet acte doit également restaurer le nom du père. Ce roman est aussi le témoignage de la volonté de faire justice jusque dans ses dernières conséquences et d'envoyer en enfer toute sympathie pour l'Autre et ses balbutiements de justification.

---

<sup>1</sup> En français: Coup de fouet

Arrachée à ses parents à l'âge d'un an, dans une embuscade perpétrée par les forces para-policières, le père tué sur place, la fille aussitôt séparée de sa mère –bien que toutes deux furent transportées dans le même centre de détention-, cette dernière connut la torture et jusqu'à aujourd'hui a disparu, tandis que la première a été transportée à la Casa Cuna, où, après être restée une courte période dans le centre de rétention, a finalement été "adoptée" par des proches de la famille qui se sont chargés de lui cacher sa véritable origine et de mentir sur le véritable destin de ses parents.

Le roman raconte qu'après avoir passé ses premières vingt années comme dans une espèce de nuage, d'un seul coup, un jour, Angela s'est réveillée...elle s'est réveillée et elle est partie à la recherche de ce qu'elle n'avait pas et était décidée à récupérer. À défaut de pouvoir compter sur le moindre souvenir personnel de ses origines, elle transportait à leur place seulement les indices que ses cauchemars répétitifs depuis toujours lui livraient sur quelque chose qui se présentait à elle de façon obscure et confuse, mais néanmoins sans aucun doute avec certitude, en utilisant les dates que les différentes formes du nouvel Autre de la démocratie lui apportait, sur la base de ce qui était perdu, grâce aux archives, aux documents, aux lettres, aux coupures de journaux, aux témoignages, aux témoins, aux survivants, le retour des faits en leur lieu et place, le jugement, la sentence et la condamnation, et à la fin le puzzle de son histoire s'est reconstruit. Puzzle de son histoire auquel manque toujours une pièce pour être complet, et qu'elle assume de manière constante tout au long de l'ensemble du livre.

C'est pourquoi *Latigazo* a obtenu la lecture de la récupération d'une mémoire particulière dont je considère le témoignage inestimable.

L'évènement *Narrativas de lo real* m'a permis de réfléchir sur un autre aspect et de mieux comprendre pourquoi tous les êtres humains ne cherchent pas la même chose. Certains cherchent à savoir, d'autres préfèrent ignorer; les uns veulent se souvenir, d'autres souhaiteraient oublier; certains luttent pour la vengeance, d'autres pour la justice; certains insistent sur leurs revendications, d'autres cherchent à pardonner; certains forment des groupes pour dénoncer, d'autres pour militer et faire de la politique; certains font des œuvres d'arts, d'autres n'arrivent pas à se remettre du mal qui leur a été donné de vivre.

Le deuxième coup de fouet que m'a infligé ce roman d'Urondo a détruit ce que je croyais que pourrait apporter jusqu'à ce moment-là la mémoire en générale. C'est-à-dire, qu'à partir de cette lecture, je n'étais plus enfermée dans l'idée dans laquelle je m'étais enfermée dans d'autres lectures à propos du fait que "la réalité a structure de fiction". Je ne pouvais plus transposer de façon unilatérale ce que j'avais obtenu à partir de la pratique psychanalytique, sur le plan "social". Même si bien sûr je ne méconnaissais pas les précisions que Freud nous a données sur les conséquences que laisse, dans la subjectivité, le trauma de guerre, ici il ne s'agit pas de la même chose. Les

traumas de cette guerre-là avaient encore leurs vertus, et se produisaient dans un cadre de "légalité". Quand le trauma est en dehors de la loi, quand la guerre est sale, quand le terrorisme provient de l'Etat, alors se produit ce que nous connaissons comme guerre civile. Et donc, à partir de ce simple fait, je ne pouvais plus affirmer qu'il s'agit des effets d'un trauma de guerre en ce qui concerne la dernière dictature militaire en Argentine.

Évidemment, une idée générale m'orientait aussi pour traiter et différencier le thème de la mémoire: la psychanalyse traite avec une forme de la mémoire, l'inconsciente; elle traite avec cette mémoire à partir de petits détails, les plus insignifiants pour le discours courant. La psychanalyse récupère, restitue, reconstitue ou simplement construit, invente, crée la propre histoire à partir de cette forme de mémoire, et malgré cela, elle ne méconnaît pas son point de réel, c'est-à-dire la limite que rencontre toute fiction. Le réel du trauma, son impossibilité d'assimilation complète par la parole, sa possibilité ou son impossibilité de démonstration, sa recherche de formalisation, font partie des idées fondamentales de la psychanalyse et du traitement qu'elle propose.

Je pouvais différencier alors cette mémoire, l'individuelle, de la mémoire collective. De cette dernière je pouvais savoir qu'une de ses fonctions est de se remémorer pour ne pas répéter. Même si nous savons que la psychanalyse démontre que l'obtention du souvenir n'empêche pas du tout d'éviter la répétition, nous savons aussi qu'elle allège, et de beaucoup, sa frénésie sauvage. Mais cette mémoire individuelle ne pouvait pas assurer le même respect que la mémoire collective.

Je ne sais pas, je méconnaissais si la mémoire collective empêche la répétition du mal. Le mal fait partie de l'humain, et ça la psychanalyse le sait bien.

Peut-être que des romans comme celui d'Angela Urondo peuvent servir à donner un coup de fouet de temps en temps, un coup de fouet qui résonne un certain temps et nous rappelle ce que seul l'être humain est capable de faire, pour le meilleur comme pour le pire. Le roman comme manifestation artistique et ce que son contenu donne à connaître sont un clair exemple de ce que j'ai dit.

Traduit : Soledad Penafiel

Revisée : Marie Christine Giust